

LA PETITE ILLUSTRATION

Revue hebdomadaire

publiant les pièces nouvelles jouées dans les théâtres de Paris,
des romans inédits, des poèmes, des critiques littéraires et dramatiques
et des études cinématographiques.



UNE ANTICIPATION DE LA CITE FUTURE A L'ÉCRAN :

MÉTROPOLIS

Film de l'Alliance Cinématographique Européenne, réalisé par Fritz Lang, d'après un scénario
de M^{me} Thea von Harbou.

Aucun numéro de La Petite Illustration ne doit être vendu sans le numéro de L'Illustration portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

L'Illustration et La Petite Illustration réunies : France et Colonies, 175 francs.

Etranger, tarifs énoncés en monnaies nationales ou usuelles et basés sur l'affranchissement variant suivant les pays destinataires :
consulter la page 2 de la couverture de L'Illustration.

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS (9^e).



Les équipes d'ouvriers se rendant au travail dans la cité souterraine de Métropolis.

MÉTROPOLIS



MÉTROPOLIS, la formidable cité de l'avenir, dresse vers le ciel le monstrueux symbole de ses pyramides de pierre. C'est la Babel moderne, enfantée par la science, cet autre pôle de l'orgueil humain. Les maisons de Métropolis, à cent étages, ont entassé Pélion sur Ossa, à la conquête des nuées. Auprès d'elles, les plus hautes cathédrales sont des taupinières. Les gratte-ciel de New-York se logeraient facilement sous le moindre de ses ponts suspendus. Ses rues sont un réseau aérien de dentelle de fer. Les automobiles circulent à deux cents mètres du sol. Les avions se posent sur ses terrasses comme des oiseaux sur des corniches. Une prodigieuse mécanique anime la vie qui bourdonne dans cette ruche de Titans...

Un homme l'a fait surgir : Joh Fredersen, ou plutôt un surhomme et un démiurge à l'implacable génie. Au centre de son fief, il a élevé la Tour, au sommet de laquelle il règne. C'est là qu'aboutissent tous les fils de l'activité, comme les nerfs au cerveau. Lui-même est le cerveau de Métropolis, et il n'est qu'un cerveau, dont aucun élan du cœur n'a jamais inquiété les transcendantes spé-

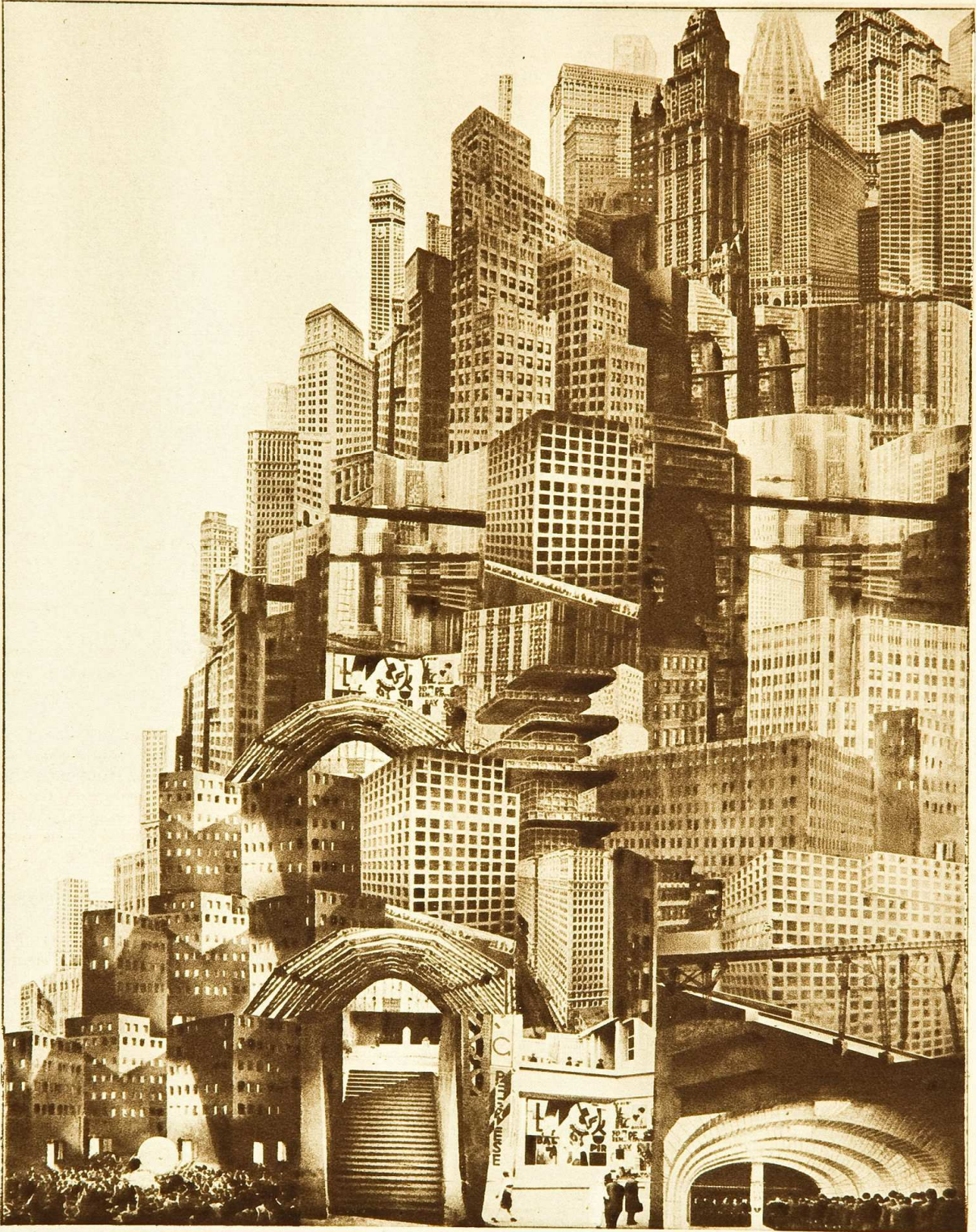
culations. Qu'est-ce que les hommes pour Joh Fredersen ? Non pas des êtres de chair et de sang, qui pensent et qui souffrent, mais les facteurs indifférents de ses calculs. Il ne s'est pas proposé pour but l'amélioration sociale, qui emploie le progrès à accroître le bien-être de chacun.

Tout au contraire : pour pouvoir atteindre à un degré jusque-là inconnu de progrès, il est nécessaire que les parts des individus soient inégales : que les uns, qui seront de beaucoup les plus nombreux, procurent par leur labeur sans espoir, leur peine et leur sacrifice, la félicité d'une élite. Ainsi l'évolution de la société future, sous la tyrannie de la science créatrice, retrouve la dure loi de l'antiquité, avec l'esclavage comme condition inévitable du privilège aristocratique.

Joh Fredersen a divisé l'humanité qu'il régit despotiquement en deux groupes. D'un côté, les élus, qui connaîtront toutes les satisfactions et les joies. De l'autre, les serfs, qui le seront de la machine au lieu de l'être de la glèbe. Aux premiers, toutes les faveurs du sort. Fredersen, d'ailleurs, ne les a pas choisis par une prédilection sentimentale. Il est insensible à



Freder Fredersen (Gustav Froelich).



Métropolis, la formidable cité, dressant orgueilleusement vers le ciel le symbole monstrueux de ses pyramides de pierre.

frères ! » Puis elle se redresse, fixe de ses yeux profonds les fils de Métropolis et, parmi eux, longuement, Freder ; elle leur montre les enfants qui l'accompagnent et s'écrie : « Regardez ! ce sont vos frères ! »

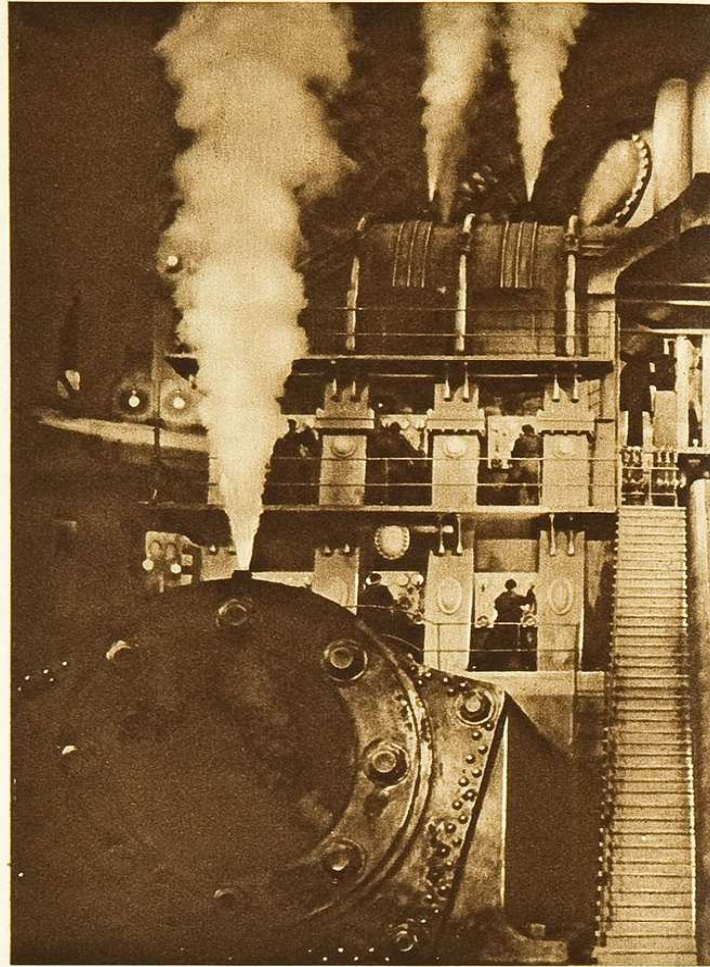
Les valets accourent. Ils chassent l'importune et les pauvres enfants. Les Jardins éternels recouvrent leur

sérénité. Mais Freder a compris l'appel et ce qu'il contenait de reproches et de supplications. Il est bouleversé. Une autre âme est née en lui. Il se séparera de ses compagnons. Il ira en apôtre vers ce monde inconnu de la souffrance et des larmes qui s'est révélé à lui en un instant.

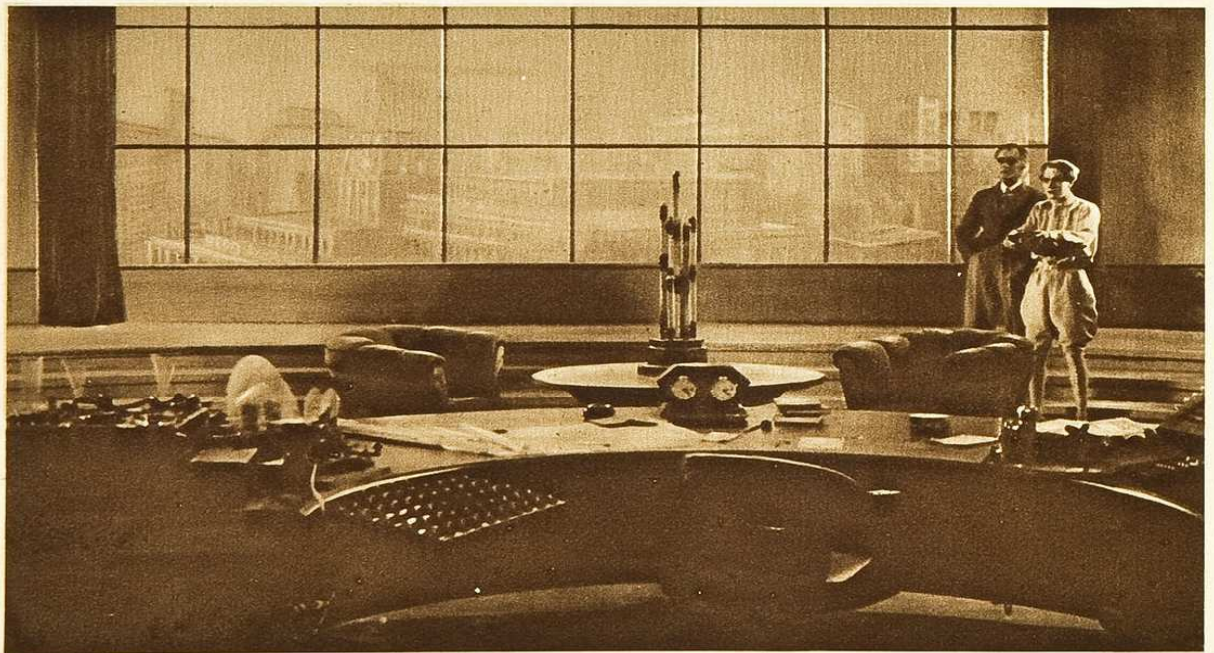
Pour la première fois, il pénètre dans la galerie des célèbres machines de Métropolis. Pour la première fois, il approche les hommes qui les servent. Jamais encore il n'avait vu de pareilles faces sombres et crispées, ces épaules voûtées par la tâche accablante. Tous pareils sous leur uniforme noir, mécaniques et silencieux dans leurs gestes, ce sont les forçats du travail. Ils n'ont rien à attendre de leur effort animal, qu'ils ont accompli la veille comme aujourd'hui et qu'ils recommenceront demain et les jours suivants, jusqu'à la vieillesse et jusqu'à la mort. L'enfer de ces réprouvés fulgure des lucers rouges des brasiers, des éclairs des étincelles électriques. L'air qu'ils respirent est saturé des poussières de charbon, embué des jets de vapeur brûlante. Freder se sent envahi d'une immense compassion. Il découvre aussi sur quoi repose tout le magnifique édifice de Métropolis. Il suffit d'une seconde d'inattention ou de défaillance de la part de ces manœuvres pour qu'une catastrophe se produise, dont ils seront, d'ailleurs, les premières victimes. Voici, précisément, que l'erreur d'un ouvrier provoque une explosion. Freder entend les hurlements des blessés, il voit passer devant lui des civières sanglantes.

L'âme déchirée, il se précipite chez son père. Il le supplie de secourir ceux qui peinent et qui souffrent. Mais c'est un langage que ne comprend pas Fredersen. Il n'a jamais eu de pitié. Il ne connaît que la loi d'airain qu'il a établie. Devant son fils, il congédie son secrétaire Josaphat, pour une négligence sans importance. Et il ne devine pas que, dans le même instant, il s'est aliéné irrémédiablement son propre enfant.

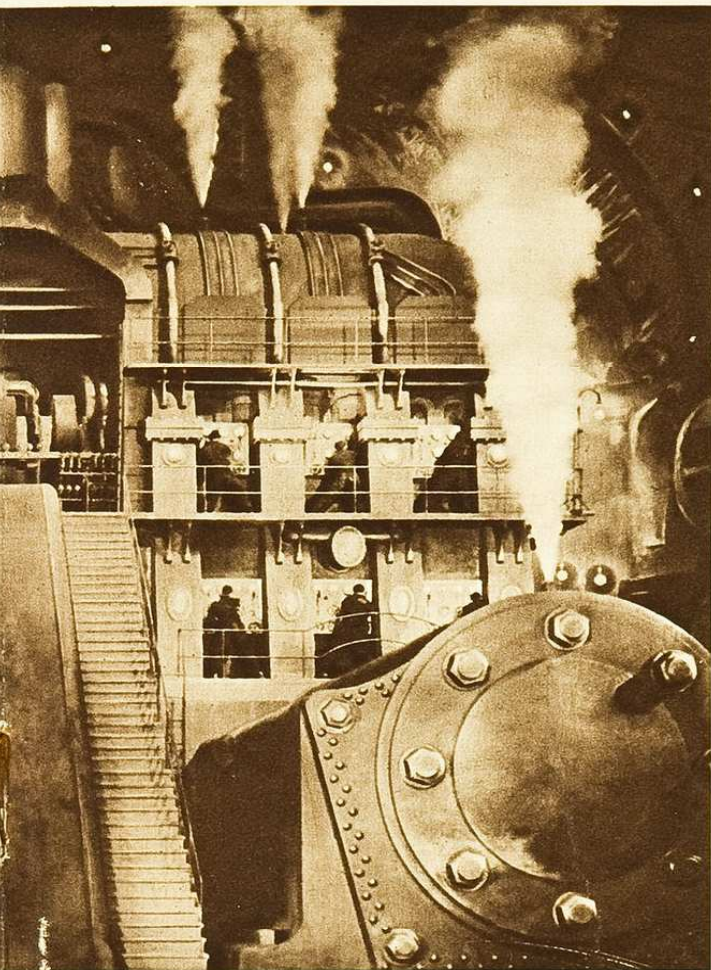
Freder obéit à la voix de la conscience. Il n'a plus qu'une pensée : retrouver la jeune fille qui a éveillé en lui le sentiment de la solidarité humaine. Il veut aller se mêler avec elle à ceux qui sont ses frères. Tandis qu'il traverse la ville, il aperçoit un passant qui tente de se suicider en se jetant sous les roues d'une voiture. Il le sauve. C'est Josaphat, que la dureté de son maître a désespéré. Il le reconforte. Il lui demande son adresse, l'inscrit : Bloc 99, 7^e maison, 9^e étage, et lui promet d'aller le voir bientôt pour lui venir en aide. Puis il



Dans la zone ardente de Métropolis



Le bureau de Joh Fredersen, au dernier étage de la Tour.



Métropolis : le hall central des machines

s'engage à nouveau dans le dédale de la cité souterraine et parvient jusqu'à l'immense hall de la chaufferie centrale, la zone ardente de Métropolis.

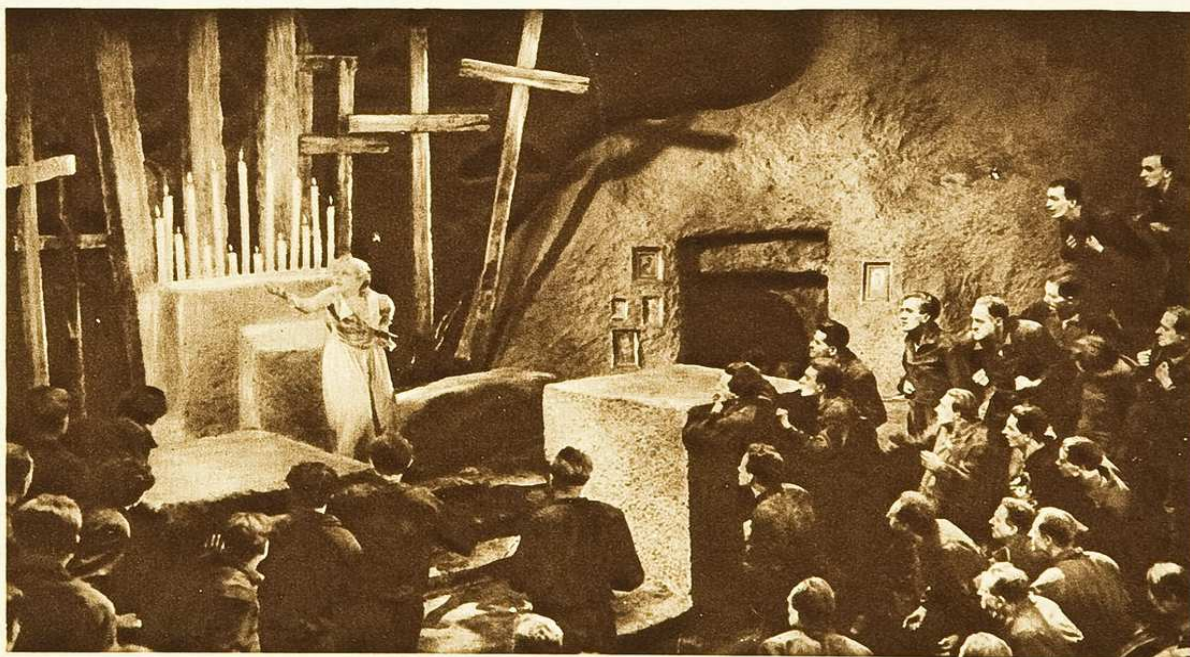
A ce moment, Georgi, un jeune ouvrier, tombe, épuisé, auprès de sa machine. Freder le relève, le ranime et, soudain, une idée généreuse traverse son esprit. Il oblige Georgi à changer de vêtements avec lui. Il lui donne l'adresse de Josaphat, pour qu'il s'y rende, puis, méconnaissable sous la cotte qu'il a endossée, il prend la place de l'ouvrier auprès de la chaudière.

Mais Joh Fredersen n'a pas été sans remarquer l'étrange attitude de son fils. Inquiet, il a chargé l'un de ses détectives privés, connu sous le nom de « le Mince », de suivre le jeune homme et de le surveiller. Le Mince voit Georgi monter dans l'auto de Freder et, trompé par le costume, il se lance sur ses traces.

L'auto file à toute allure à travers les rues de Métropolis. C'est la nuit. Le spectacle est féérique. Les enseignes lumineuses éblouissent de leur scintillement. Une vie intense et prodigieuse, de luxe et de plaisir, multiplie ses séductions. Des femmes ravissantes, en toilette de soirée, passent dans leurs automobiles rapides. Georgi est fasciné. Il songe qu'il a dans ses poches autant d'argent qu'il lui en faut pour goûter, lui aussi, à toutes les jouissances des riches, et, comme le nom de Joshiwara se découpe sur le ciel en lettres de feu, il fait stopper le chauffeur et entre dans le fameux établissement prendre part à la fête.

La même nuit, Joh Fredersen est allé rendre visite à Rotwang, l'homme le plus énigmatique de Métropolis. Sa maison, coiffée de fils innombrables qui dessinent à son faite une monstrueuse toile d'araignée, apparaît toute chétive et recroquevillée, tapie dans l'ombre entre les hautes murailles des gratte-ciel environnants, mystérieuse, — et l'homme est à l'image de sa demeure.

Rotwang est le génial inventeur de la plupart des merveilles techniques dont s'enorgueillit Métropolis. Il avait autrefois une femme, Hel, qu'il aimait éperdument et que Joh Fredersen lui a ravie. Elle est morte en mettant au monde Freder. Les années n'ont pu



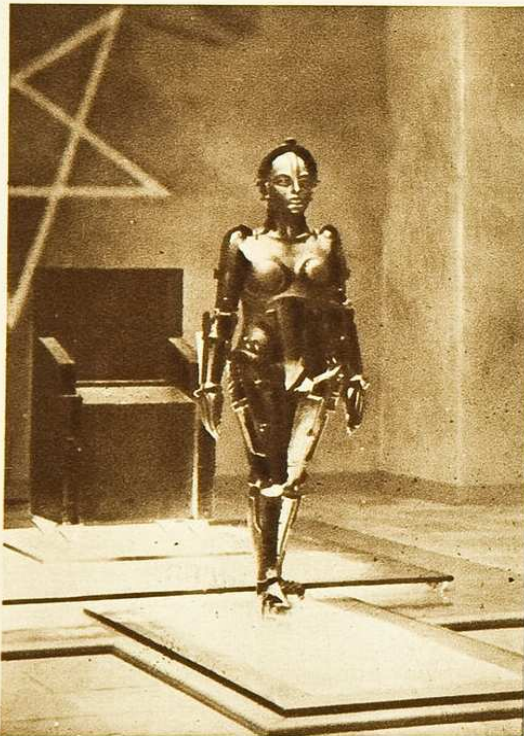
L'assemblée des ouvriers, écoutant Maria, dans les catacombes.



Des larves humaines, les épaules voûtées par le dur travail...

comblent l'abîme de souffrance et de rancune qui s'est creusé entre Fredersen et Rotwang, pourtant associés indissolublement pour donner à la cité son gigantesque essor. Rotwang, le savant, est aussi un extraordinaire artiste. Il a sculpté une tête admirablement belle, tragique, grandiose, effigie parfaite de Hel. Il a fait plus. Il a créé de toutes pièces un être artificiel, semblable en tous points à un être humain, se mouvant, souriant, pleurant, doté de la parole, et il a donné à ce prodigieux automate — une femme — la vivante ressemblance de Hel. Fredersen, saisi d'effroi, contemple le double de

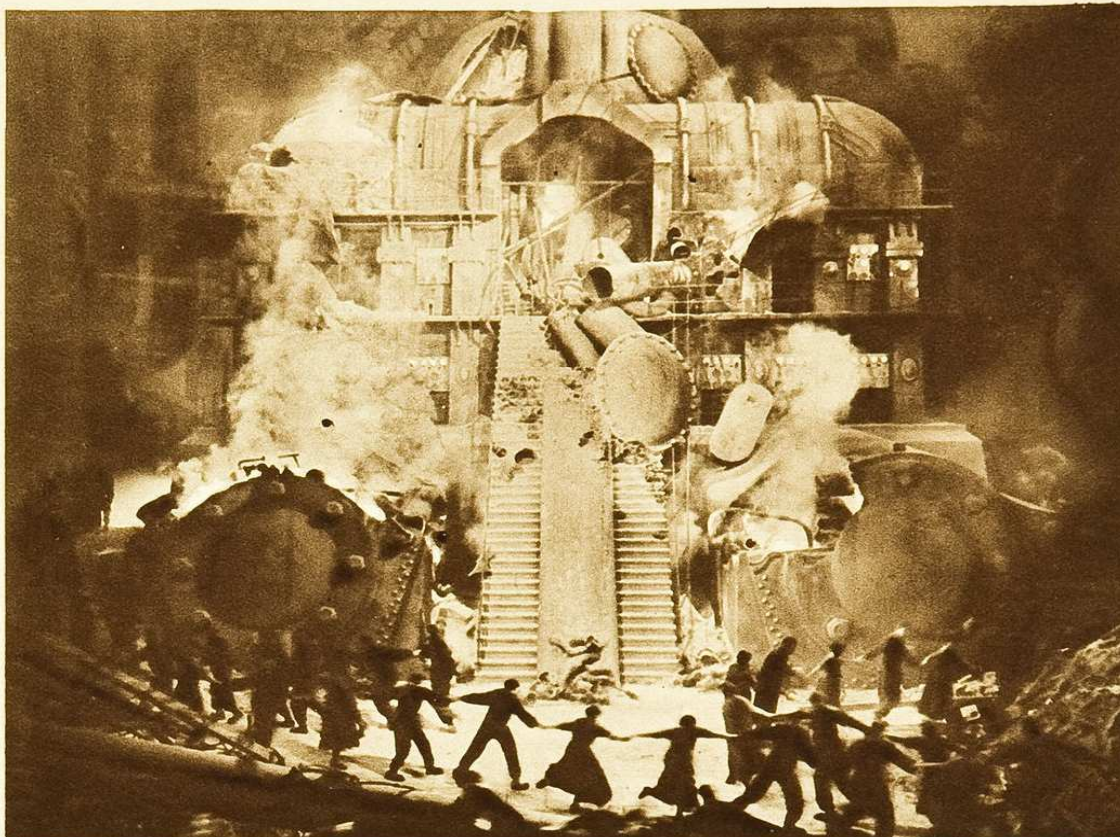
celle qu'il a adorée et que Rotwang, dans un brusque mouvement de jalousie, dérobe à sa vue. Joh Fredersen est à ce point ému qu'il en oublie presque l'objet de sa visite. Il montre à Rotwang deux plans que Grot, un chef d'atelier, a trouvés dans les poches de deux ouvriers victimes d'un accident et dont nul ne peut lui fournir l'explication. Rotwang n'est pas long à reconnaître en l'un de ces plans celui des catacombes millénaires qui se trouvent sous la cité ouvrière et il invite Fredersen à l'y accompagner, par un chemin secret qui part de sa maison. Une surprenante vision les y attend : celle de plusieurs milliers d'ouvriers assemblés dans une crypte géante, autour d'un autel dominé par des croix de bois. Freder est parmi eux, au premier rang. Le visage extasié, il écoute parler, debout, devant l'autel, une jeune fille vêtue de blanc qu'une sorte d'illumination intérieure transfigure mystiquement. C'est celle qu'il cherchait et qu'il a retrouvée. Elle adresse aux hommes qui sont venus vers elle des paroles de consolation. En eux elle verse l'espérance, la foi et l'amour. Elle leur conte l'histoire de la tour de Babel dont elle déchiffre pour eux le symbole : l'audacieux édifice fut anéanti, parce que ceux qui travaillaient à sa construction ne s'entendaient pas entre eux ; entre le cerveau qui conçoit et la main qui exécute manquait le nécessaire médiateur : le cœur.



Le merveilleux automate de Rotwang.



La fausse Maria excitant à la révolte.



La sarabande des ouvriers autour des machines qu'ils ont détruites.



L'inondation dans les galeries souterraines de la cité ouvrière.

pour soulever contre lui les ouvriers. Il entend les conduire ainsi jusqu'au bord de l'abîme, pour les mettre ensuite plus sûrement à sa merci. Mais Rotwang, lui aussi, a ses projets...

La fausse Maria circule à travers Métropolis et, partout où elle passe, elle détruit les liens d'amitié et d'amour. Elle est la grande corruptrice, toujours insaisissable. Les Jardins éternels sont devenus déserts. Les « Fils » passent leurs nuits au Joshiwara, dans l'orgie, et ils se battent entre eux pour la malfaisante créature qui les affole tous.

Freder, convalescent, a appris par Josaphat les événements extraordinaires qui bouleversent la cité. Il se rend dans les catacombes, où la fausse Maria excite les ouvriers à la révolte. Il lui crie : « Non ! tu n'es pas Maria ! Maria prêche la paix et non le meurtre ! » Mais on veut l'écharper. Georgi, qui cherche à le protéger, est tué. La foule frénétique se répand en hurlant : « Aux machines ! Aux machines ! »

Cependant, la vraie Maria, qui a réussi à s'échapper de chez Rotwang, accourt vers la cité ouvrière. Il n'y reste plus que les enfants, car les femmes ont suivi les hommes pour aller détruire les machines, autour desquelles se déroule une sarabande infernale. L'eau, qui n'est plus épuisée, envahit la cité souterraine. Elle s'engouffre en torrents, menaçant de tout submerger. Maria fait retentir le signal d'alarme. Elle est rejointe par Freder et Josaphat, qui l'aident à sauver les enfants et à les conduire



Maria sonnant la cloche.

à la « Maison des fils ».

Trop tard, les ouvriers ont compris leur erreur. Ils apprennent que leur cité a été détruite et ils croient leurs enfants noyés. Leur douleur se change en fureur d'émeute. Mais leur colère s'est retournée contre celle qui les a poussés à leur perte. Ils partent à sa recherche à travers la ville. La fausse Maria est entrée au Joshiwara. « C'est la fin du monde ! » hurle-t-elle, et, juchée sur les épaules d'un homme, elle entraîne derrière elle des fêtards ivres et des femmes fardées. Les ouvriers la saisissent, ils élèvent un bûcher pour la brûler, et Freder, trompé encore une fois par la ressemblance, essaie en vain de la délivrer. Toutefois, la vraie Maria, suivie d'un cortège de repentants, s'est dirigée vers la cathédrale. Elle y est poursuivie par Rotwang, devenu fou. Elle grimpe dans le clocher, s'agrippe à la corde de la cloche qu'elle fait retentir. Au faite de la cathédrale, une lutte angoissante s'engage entre Freder et Rotwang, qui

tombe dans le vide. La foule s'est agenouillée. Joh Fredersen paraît. Maria et Freder le supplient. Il ouvre les bras. La réconciliation générale se fait.

Métropolis, la colossale, réparera ses ruines. Elle sortira plus grande encore de l'épreuve qui a failli l'abattre. Mais dorénavant une autre loi présidera à ses destinées : elle dispensera à tous le bonheur dont elle était avare, même à ceux qui peinent dans les profondeurs de la cité.



Rotwang, l'inventeur génial de Métropolis. (R. Klein Rogge.)